

FERENCZI FACE A L'ENIGME SCHREBER: DE L' "INCIDENT" DE PALERME A LA DECOUVERTE DE L'INTROPRESSION.

Gianni Guasto¹

ABSTRACT

After Freud's death, many psychoanalytic researchers showed a close connection between the delusional thoughts of D. P. Schreber, whose book *Memoirs of My Nervous Illness* was the object of a famous essay by Freud, and the pedagogic methods introduced and practiced by his father, the famous orthopedist and university teacher Daniel Gottlob Moritz Schreber, MD, author of many books on child health and education.

Nobody knows what Ferenczi, at the time of the Palermo incident (1910), could have said about the Schreber case, because of Freud's refusal of his collaboration in writing the essay.

After this event, Ferenczi spent a long time humiliating himself and submitting to the aster, even though following his own theoretical and therapeutic research, which led him, at the end of his life, to conceive the mechanism of "intropression", the term employed to describe the correlation between real persecution and "introjection of the aggressor" in D. P. Schreber's early infancy and later.

In this paper, the Author examines the concerns and scientific intuitions of the two protagonists of the Palermo incident, comparing their scientific discoveries and epistolary exchanges, and accompanying this account with the description of the case of a "contemporary Schreber".

Keywords : Paranoia, Schreber, Palermo Incident, Freud, Ferenczi, Intropression.

RESUME

Après la mort de Freud, beaucoup d'études psychanalytiques ont démontré une étroite relation entre les méthodes pédagogiques de Moritz Schreber, père de l'auteur des "Mémoires d'un Névropathe", et les idées délirantes de son fils, dont l'interprétation de Freud est notoire.

Personne ne sait ce que Ferenczi, à l'époque de l'"incident de Palerme" (1910), aurait pu dire au sujet du cas Schreber, car Freud a refusé sa collaboration pour écrire l'essai.

Après cet épisode, une longue période d'humble soumission au Maître se dessinera pour Ferenczi. Cette période sera aussi accompagnée par une élaboration théorique l'amenant, à la fin de sa vie, à concevoir le mécanisme de l'"intropression" qui aurait pu être employé pour comprendre la relation entre persécution réelle et "introjection de l'agresseur" dans la première enfance de Schreber.

Dans cet article, nous avons effectué une enquête suivant les intuitions scientifiques, les angoisses, et les préoccupations des protagonistes de l'événement palermitain, comparant entre eux plusieurs écrits scientifiques et épistolaires des protagonistes et de leurs collègues, et illustrant par la description d'un cas clinique une sorte de "Schreber contemporain".

Mots-clé: Paranoia, Schreber, Incident de Palerme, Freud, Ferenczi, Intropression.

1.- Psiquiatra, Psicoanalista de la Sociedad Italiana de Psicoanálisis y Psicoterapia "Sandor Ferenczi". via Mazzini 80, 16031 Bogliasco (GE), Italia. gguasto@me.com

INTRODUCTION

La recherche des causes de la souffrance paranoïde d'un jeune homme de vingt-trois ans m'a conduit à réfléchir sur les événements historiques qui accompagnèrent la naissance de l'essai de Freud sur le Président Schreber (1910). Essai dont la gestation a révélé d'importantes relations passionnelles entre trois acteurs: outre à Freud, Jung et Ferenczi y jouent aussi un rôle capital, autant positif que négatif, dans la création de la théorie freudienne sur l'étiologie de la paranoïa. Pour Ferenczi, la lecture freudienne du cas fut le moment historique du changement de sa vie affective, en particulier pour sa propre relation transférentielle avec le Maître, ainsi que pour l'évolution de sa recherche scientifique.

Dans ce travail, je propose de tracer le parcours, en grande partie souterrain, qui a conduit Ferenczi à l'expérience négative vécue à Palerme en septembre 1910 et à la mise au point de ses recherches scientifiques les plus importantes qui ont marqué les derniers temps de sa vie.

DE LA PERSECUTION (REELLE) A LA PARANOÏA: LE CAS DE MARCO.

Durant l'automne 2013, j'ai connu un patient de vingt-trois ans que j'appellerai Marco. Il souffrait d'idées de persécution. Ce jeune homme était un joueur de tennis professionnel et il me raconta que pendant les matchs il était assailli par l'angoisse qu'une volonté extérieure l'obligeait à dévier la balle dans une direction non voulue. Puis il me précisa qu'après chaque rapport sexuel avec sa fiancée il était assailli par la peur que son voisin de palier, un enfant d'à peine sept ans, pouvait le tuer. En outre, il était constamment préoccupé par l'idée qu'on puisse lire dans ses pensées².

Par la suite, j'ai pu connaître ses parents, qui s'étaient séparés après que la mère avait quitté son père pour se mettre en couple avec une femme. Le père était fermement convaincu que la découverte de l'homosexualité de sa femme, apparemment tardive, était l'unique cause de la pathologie de son fils.

Cependant la mère me raconta une série, à vrai dire très longue, de violences physiques et psychologiques dont elle-même et ses trois enfants avaient été victimes pendant toute la période de leur vie commune. Elle mit en particulier l'accent sur le fait que son mari exerçait un contrôle total et obsessionnellement minutieux sur la vie de ses enfants, et que la carrière de tennisman de Marco était une vraie obsession pour lui. Ce fait sera en partie confirmé lors de la première séance de Marco, qui me demanda si j'avais lu Open, l'autobiographie du champion de tennis Andre Agassi dans laquelle il disait qu'il haïssait le tennis, sport qui l'avait pourtant rendu riche et fameux, car sa vocation sportive avait été programmée par son père dès son adolescence à travers un entraînement continu et totalisant.

Pour des raisons d'espace, je ne peux m'étendre encore sur ce cas ; je peux simplement dire que la rencontre avec Marco m'a conduit à réfléchir sur le rôle de l'intropression exercée par les obsessions paternelles à l'égard des idées de persécution du jeune homme.

Le terme "intropression" fut inventé par Ferenczi à la fin de sa vie durant l'élaboration fondamentale qui produisit les deux concepts : "identification à l'agresseur" et "introjection de l'agresseur", dont Ferenczi parle dans *La confusion de langue entre les adultes et l'enfant* (1932).

Dans un précédent article (Guasto, 2015, en cours de publication), j'avais avancé l'hypothèse que l'introjection de l'agresseur était le résultat de l'échec de la tentative d'identification avec l'agresseur même, tentative d'identification que le sujet avait précédemment entrepris afin d'en contenir la force intrusive. Si cette distinction était esquissée de façon incomplète dans le dernier ouvrage de Ferenczi, le concept d'"intropression du Surmoi" apparaissait dans une note parallèlement à l'ouvrage, ayant comme date le 26 décembre 1932 et publié posthume dans le recueil *Notes et Fragments* (IV, p. 316).

L'intropression peut être considérée le "réciproque relationnel" de l'introjection, c'est-à-dire une introjection forcée que Ferenczi attribue à des formes d'éducation autoritaires et gravement intrusives.

La rencontre avec Marco et son singulier vécu familial m'ont induit à supposer un rapport de causalité

2.- A' ce propos, Schatzman, p. 146.

entre les contenus persécuteurs de ses pensées et la forte pression à laquelle il avait été soumis de la part du père depuis sa tendre enfance.

Etant déjà convaincu que le concept d'intropression recouvrait un rôle fondamental non seulement d'un point de vue clinique, mais aussi sur un plan historique, je me suis retrouvé à réfléchir sur l'événement qui avait impliqué Freud, Jung et Ferenczi à l'époque où avait été écrit l'essai de Freud sur le Président Schreber et, en particulier, sur le célèbre "incident de Palerme", qui avait marqué un tournant fondamental dans le long parcours transférentiel de l'amitié de Ferenczi avec Freud.

D. P. SCHREBER : UN NEVROPATHE DE BONNE MEMOIRE

L'histoire personnelle du Président Schreber est trop bien connue pour la décrire dans les détails : Président de la Cour d'Appel de Dresde, Daniel Paul Schreber fut interné deux fois dans sa vie en Hôpital Psychiatrique ; la deuxième fois de 1893 jusqu'à 1901, année de sa mort. Durant son deuxième internement, Schreber développa un syndrome paranoïde caractérisé par des délires florides, tout en conservant de bonnes capacités intellectuelles, qui lui permirent d'écrire une autobiographie de grand succès : *Mémoires d'un névropathe*. Cet ouvrage fut l'objet de l'étude principale que Freud ferait sur l'origine de la paranoïa.

LE CAS SCHREBER ET LA "CAMPAGNE PARANOÏA"

Le jugement de Freud sur le cas clinique déboucha, comme nous le savons, sur une théorie de la paranoïa comme défense de l'homosexualité inconsciente. Tout au long de ce travail d'élaboration, un débat houleux aura lieu avec Jung, dont Freud espère apprendre le plus possible en matière de psychoses : "mon expérience, certes, est plus mince dans ce domaine" (Freud-Jung, 1975)³. Ce manque d'expérience n'empêcha pas Freud de tenter de faire une vraie et propre "campagne", terme récurrent qu'il utilisera dans sa correspondance⁴, ouvertement emprunté au jargon militaire.

Le but de la campagne était la "conquête"⁵ d'une reconnaissance officielle de la psychanalyse comme base scientifique de la psychiatrie des psychoses de la part du Burghölzli de Zurich, institut psychiatrique universitaire qui, sous la direction d'Eugen Bleuler, jouissait d'une grande réputation dans le monde scientifique.

FREUD ET JUNG

L'échange entre Freud et Jung met en jeu leur conflictualité latente : d'un côté un "père" et, de l'autre, un "prince héritier" supportant mal l'aspect subalterne de son rôle, bien que privilégié.

Le "Schreber" de Freud est fils de cette relation "homosexuelle", pas moins -observe Prado de Oliveira- que ce qu' *Au-delà du principe de plaisir* n'est le produit "monstrueux" (Anzieu, 1959, p. 450) de la relation incestueuse entre Sigmund et sa belle-sœur Minna. Une relation donc "homosexuelle" entre Freud et Jung dont la triangulation réserve à Ferenczi le seul rôle féminin (Prado de Oliveira, 1979a, p. 41).

La position de Ferenczi n'est, à vrai dire, pas vraiment commode, ce qui le conduira durant les vacances de l'été 1910 à se heurter avec l'iceberg du narcissisme de Freud, qui se révéla, à cette occasion, à l'improviste intolérant.

FERENCZI ET FREUD

Et pourtant, l'année précédente, à Worcester, les deux hommes s'étaient longuement promenés ensemble, tout en conversant pour établir les arguments que Freud traiterait dans les Cinq Conférences. Une

3.- à Jung, 8F, 6 Décembre 1906, p. 52.

4.- à Jung, 234 F, 12 février 1911, p. 499.

5.- ibidem.

collaboration analogue était prévue aussi à Palerme: Freud se promet de travailler le soir sur Schreber en compagnie de son ami, mais dès les premières tentatives, la collaboration ne fonctionne pas, Freud prétend “dicter” et Ferenczi ne peut accepter un rôle si soumis.

Qu'est-ce qui pousse le Hongrois, pour la première et unique fois, à réveiller un “soudain accès de révolte” ? Comme il le racontera à Groddeck dans une lettre écrite le jour de la Noël 1921, écrire lorsque l'autre vous dicte ce n'est pas vraiment un travail collaboratif: “alors c'est comme ça que vous êtes ?” aurait répondu Freud (le conditionnel s'impose, s'agissant de mots rapportés). “Vous voulez manifestement prendre le tout ?” Et dès lors -raconta-t-il à Groddeck- “il travailla seul tous les soirs” (Ferenczi-Groddeck, 1982, p. 57).

La tâche, que Freud pensait réserver à Ferenczi avant l'incident (ou mieux, accident⁶), n'est pas claire. En effet sa description est plutôt imprécise: “J'aurais souhaité (...) que vous exécutiez d'une façon plus fiable votre part de tâche, à savoir l'orientation dans l'espace et le temps”, écrivait-il le 2 octobre 1910 (Freud-Ferenczi, 1992)⁷; nous ne savons pas non plus ce que Ferenczi désirait dire, ni s'il connaissait les œuvres du père de Schreber, sur lesquelles je m'attarderai plus loin.

Toutefois, il est possible de supposer que la révolte de Ferenczi ne concerne non seulement sa relation avec le Maître, mais encore “la ligne de pensée et d'interprétation de Freud” (Bonomi, 2015, p. 232, n. 20) au sujet du cas Schreber. Ceci sans exclure la possibilité qu'il existe, chez Ferenczi, la crainte d'une quelque lointaine ressemblance entre Moritz et Freud au sujet de l'imposition de leur propre pensée exercée sur leurs enfants.

Le Schreber, dont Freud revendique jalousement la paternité, ne peut être contaminé par des idées extérieures au paradigme décidé en amont: signe qui indique une profonde incertitude. Ferenczi n'est pas Jung, et avec lui il est possible d'utiliser les manières fortes. Mais aujourd'hui nous pouvons nous demander quelle contribution il aurait pu donner si seulement on l'avait laissé parler.

Il est naturellement impossible de répondre à cette question : nous savons que Ferenczi a un esprit inquiet, qui produit constamment des idées que lui-même censure de peur qu'elles ne soient ni reconnues ni acceptées par le Maître. C'est Lou von Salomé qui s'en est aperçu: en 1913, après avoir travaillé quelques mois avec Ferenczi, elle observe que:

dans son enfance, Ferenczi a souffert du fait que ses efforts n'étaient pas suffisamment reconnus, cela le troublait dans son zèle : et maintenant, ces travaux qui sont en somme les siens et contiennent son expérience la plus hautement spirituelle, accompagnent dans une certaine mesure secrètement ses publications, etc., parce qu'ils n'ont pas été “reconnus” [par Freud]. C'est curieux de voir comment, même pendant son travail, il cherche à leur échapper - bien qu'étant passionnément déterminé à les suivre (Andreas-Salomé, 1966).

Ferenczi craint donc ses propres idées, comme on le remarque dans les notes publiées posthumes et dans le “Journal Clinique”, dans lequel on trouve avec une certaine fréquence de phrases écrites en anglais, langue parlée à mi-voix, “secrète” en quelque sorte.

La relation entre Freud et Ferenczi a les caractéristiques d'une autoanalyse conduite avec un interlocuteur qui fait fonction de figure transférentielle. Le rôle de Freud, à l'égard du collègue plus jeune, est semblable à celui de Fliess et successivement de Minna Bernays par rapport à lui-même.

Vu sous cet angle, les quelques semaines que Ferenczi a passé sur le divan de Freud apparaissent comme marginales par rapport au parcours qui durera environ 25 ans. Après l'accident de Palerme, la situation

6.- « Incident ou accident ? » se demande Lugin (2012, p. 219), en soulignant « l'étrange destin de ce qui semble rester incident pour le Viennois, drame fondateur pour l'homme de Budapest » (ibid., p. 221).

7.- à Ferenczi, 169F, 2 Octobre 1910, p. 225.

transférentielle de Ferenczi s'engage dans une longue phase de soumission qui culmine dans le rêve "du membre coupé" (Freud-Ferenczi, 1992)⁸. Phase qui est aussi, en même temps, un mouvement incessant de recherche de sens : en lui-même avant tout, et dans son propre interlocuteur ensuite. Dimension qui prédit le futur développement relationnel des intuitions et des découvertes de Ferenczi. Ferenczi, écrit Lugrin (2012, p. 226),

commotionné, ne cessera d'insister, divisé, voire clivé dans son incessant effort pour faire le partage entre ce qui, chez lui, veut acquiescer à la position critique de Freud et ce que par ailleurs il veut maintenir du bien-fondé de sa propre position.

La vocation relationnelle de Ferenczi est précoce, elle remonte aux origines de son choix pour la psychanalyse et elle est confirmée par de nombreuses études (Berman, 1995; Borgogno, 1999) qui l'ont soulignée. Il est malheureusement impossible de savoir ce que Ferenczi aurait pu dire à Palerme sur Schreber, mais la tentation de penser à ce "meurtre de l'âme", commis par le père de Schreber sur ses fils depuis leur plus tendre enfance, est de fait très forte.

MORITZ

Nous savons que Daniel Gottlob Moritz Schreber, père de Daniel Paul, était un orthopédiste pionnier de la gymnastique corrective, un pédagogue qui se chargeait de donner des conseils aux parents et aux éducateurs, et que sa vision de l'éducation était extrêmement autoritaire, au point qu'Alice Miller la définit "pédagogie noire". Alors que Ritter, son biographe, qui admirait autant Schreber père que Hitler, avait vu en lui une sorte de précurseur du nazisme (Niederland 1960, p. 352), pour le fait que certains de ses principes se fondaient sur "l'anéantissement radical" (*direktes Niederkämpfen*) de la personnalité individuelle de l'enfant qu'il considérait comme brute et donc dangereuse pour le sujet même et pour la société.

FREUD ET MORITZ

Pour achever son étude clinique, Freud avait à disposition un matériel énorme, car Moritz Schreber avait publié de nombreux livres, dont certains furent réédités jusqu'à quarante fois. Nous sommes par ailleurs au courant, grâce à la 8 à Freud, 362 Fer, 26 Décembre 1912, pp. 471-477. correspondance entretenue avec Jung et Ferenczi, qu'il avait chargé le psychiatre Arnold Stegmann "de rechercher toutes sortes de détails personnels sur le vieux Schreber"⁹.

Toutefois, il n'utilisa aucune donnée qui ne fut déjà publique dans les *Mémoires*, peut-être pour ne pas mettre dans l'embarras les personnes concernées. Si nous pouvons le comprendre pour des raisons de discrétion, il nous est plus difficile de l'accepter du point de vue de la recherche scientifique, dans le cas où de telles précautions auraient pu négliger des facteurs étiologiques décisifs pour l'identification de la cause de la maladie, comme par exemple ceux qui dériveraient du climat éducatif dans lequel les fils de Moritz Schreber ont grandi.

Durant ses entretiens avec Jung, Freud pris en considération l'hypothèse de parler directement avec le patient¹⁰:

J'ai déjà pensé, puisque l'homme vit encore, à m'adresser à lui-même pour quelques renseignements (par exemple la date de son mariage), et à le prier de me donner son assentiment pour travailler sur son histoire. Mais je crois que c'est trop risqué. Que pensez-vous de cela ?

8.- à Freud, 362 Fer, 26 Décembre 1912, pp. 471-477.

9.- à Ferenczi, 6 Octobre 1910, 171F, p. 232.

10.- à Jung, 1 Octobre 1910, 214F, p. 458.

C'est une question qui ne veut pas de réponse, en effet il ajoutera juste après:

Je vois au reste que vous vous y prenez exactement comme moi, que vous guettez où vous tire votre inclination, et que vous laissez intouché le chemin manifeste et droit. Je crois que cela est bien la bonne manière; on s'étonne après coup combien ces détours étaient logiques. (Ibid.)

Ce qui, selon moi, équivaut à dire : "je vous ai demandé si je devais le connaître de personne, mais je vous en prie répondez-moi que non". Et, en effet, dans sa lettre successive Jung ne retournera pas sur l'argument.

Pendant, une rencontre avec Schreber aurait permis à Freud d'obtenir de précieuses informations, en particulier au sujet du troisième chapitre des *Mémoires*, qu'il n'avait pu lire parce que censuré sur volonté de la famille. Il aurait pu aussi prendre connaissance du dossier médical conservé à l'hôpital de Sonnenstein, dont nous apprendrons successivement, grâce aux recherches de Franz Baumeier (1956), que le père du patient "souffrait d'idées obsessionnelles avec des tendances homicides" (p. 174).

La raison pour laquelle Freud a voulu obstinément rester à l'intérieur d'un paradigme oedipo-homosexuel a été, d'une part, longuement débattue et, d'autre part, mise en relation avec les conflits homosexuels non résolus, concernant d'abord la relation Freud/Fliess, puis celle avec Jung et Ferenczi.

Il est important de noter que cette disposition puise ses racines en 1897, lors de l'abandon de la théorie de la séduction, qui fait complètement abstraction de l'expérience traumatique pour rester confinée à l'intérieur d'un point de vue pulsionnel.

SCHREBER PERE ET FILS

La recherche psychanalytique successive a sans cesse mis en évidence le fait que les théories éducatives de Moritz Schreber avaient eu une influence directe sur la formation des idées délirantes de son fils.

Durant sa carrière, Schreber père projeta de nombreux appareils orthopédiques qu'il a appliqués aux enfants en phase de développement. Ces appareils avaient comme objectif d'imposer à l'enfant, à travers la constriction, des postures rigides, basées sur la symétrie du corps. Il s'agissait d'appareils en métal étudiés pour empêcher que l'enfant se courbe sur les livres et sur les cahiers, pour l'obliger, à travers des sortes de ligatures, à dormir obligatoirement sur le dos, ou bien qui encerclaient le front de l'enfant de façon à empêcher la flexion antérieure du cou.

En outre, les comportements des enfants étaient contrôlés et annotés sur un tableau noir et ensuite sévèrement repris et sanctionnés durant les réunions familiales mensuelles. Les plus grosses fautes, dont les enfants étaient accusés, concernaient la désobéissance, la paresse démontrée pour exécuter les ordres, et naturellement, les mauvaises habitudes, c'est-à-dire la masturbation.

Le but d'une telle éducation aussi sévère que normative, faite d'ordres et de punitions corporelles, était celui de devenir "maître de l'enfant pour toujours", en instaurant "une relation sublime dans laquelle l'enfant est presque toujours commandé par le simple regard des parents" (Schreber D. G. M., 1858, p. 137-138). C'est seulement ainsi qu'il pourra "le libérer des tourments intérieurs (...) qui peuvent devenir de sérieux et insurmontables ennemis de la vie" (ibid., p. 60-61).

Selon Schatzman (1973), une telle pédagogie a pour but de faire vivre l'enfant comme dans une transe perpétuelle, dans laquelle chaque coup d'œil des parents signifie pour lui un ordre. Selon le docteur Schreber, l'enfant ne doit pas obéir aux ordres pour obtenir des louanges et des récompenses, mais à travers une intime conviction fondée sur la totale identification à la volonté paternelle. C'est pourquoi obéir pour obtenir quelques avantages ou pour éviter une punition est à considérer comme un sentiment "dégénéré", "impur", "vénéneux".

Un tel degré de coïncidence entre la personnalité de l'enfant et celle du père entraînerait, selon Schatzman, une série de mécanismes mentaux que nous considérons aujourd'hui gravement pathologiques: déni, clivage, projection, déplacement, etc. Tout ce que le langage du "dernier" Ferenczi se résume dans le terme

“introjection de l’agresseur¹¹”, et dans le langage du Président Schreber “meurtre de l’âme”.

Lorsque Freud se heurte à cette expression, durant son étude sur Schreber, il est déconcerté, il ne réussit pas à comprendre la signification : il pense au Manfred de Byron, cité¹² par Schreber par rapport au “meurtre de l’âme”, mais tout ce à quoi il aboutit est l’idée d’un inceste fraternel¹³.

En réalité, le meurtre de l’âme est le “fantasme” de la tragédie qui est à l’origine de la série Flechsig-Soleil-Dieu-Moritz, l’ineffaçable vécu de Schreber fait de dévastation, mais c’est aussi le “fantôme” railleur et fuyant flottant sur l’œuvre d’un Freud qui s’aveugle volontairement pour gagner une campagne militaire.

NIEDERLAND, DECOUVREUR DE LIENS

Parmi les nombreuses études psychanalytiques qui ont traité le “cas Schreber”, les études de William G. Niederland présentent un particulier intérêt, parce qu’il souligne la correspondance entre les contraintes particulières expérimentées par le patient dès son enfance et les idées délirantes qui ont émergé durant sa maladie.

Ses travaux (1959, 1963) montrent ponctuellement des “fossiles” provenant de l’éducation paternelle ou bien des noyaux de vérité historique parsemant les délires du patient.

Par exemple, les “arrimages aux terres”, et “aux corps célestes” (Niederland, 1959a, p. 240), c’est-à-dire les “moyens mécaniques de fixation” (Mémoires, pp. 155-156) dont le “Flechsig moyen” dispose pour faire barrage à la tentative de Schreber d’absorber en lui toutes les “âmes” pour guérir définitivement (absorption qui fait penser à une tentative de phagocytose ou “digestion” du mauvais objet paternel introjeté). Les âmes vues à travers l’œil spirituel de Schreber sont pendues, liées aux nerfs, à des structures similaires à des faisceaux de licteurs romains. Il est difficile de ne pas penser aux appareils orthopédiques inventés par le père, même si en suivant les observations de Zvi Lothane (1993), nous devons aussi penser à la retraumatisation hospitalière et donc aux différents appareils de contention mécanique.

Le problème d’une retraumatisation de Schreber, faite par le système sanitaire qui l’avait en charge, prend aujourd’hui une nouvelle importance grâce aux études de Carlo Bonomi. Ces dernières mettent en évidence le fait que le patient était au courant des expérimentations cliniques de Flechsig, qui pratiquait la castration thérapeutique sur les femmes souffrant d’hystérie tout en étudiant l’indication d’un traitement dans les névroses et les psychoses (Bonomi, 2015, p. 228).

DE LA PEDAGOGIE NOIRE AU DELIRE

Parmi les “miracles” qui renvoient aux violences psychologiques paternelles, on trouve le délire inhérent au “système de prise de notes” (*Mémoires*, p. 145)¹⁴, que Niederland met en relation avec l’usage de “l’ardoise des châtiments” (Niederland, 1959b, pp. 338 et 343) que nous avons citée plus haut. Moyen très efficace ayant un grand pouvoir de suggestion, comme le décrit Schreber père: “un avertissement permanent, visible sous les yeux [des enfants], pour une période de temps considérable”. (D. G. M. Schreber, 1858, p. 65 ; cité dans Schatzman 1973).

11.- « M. e Sch. [initiales de deux infirmiers de Sonnenstein, mais ce sont aussi, peut-être par hasard, les initiales de Moritz et Schreber] déchargeaient parfois aussi, “ pour faire place nette”, une partie de leurs flancs dans mon corps, sous forme d’un paquet infect ; à plusieurs reprises, M s’installa dans mon bras au titre de “grand nerf” (...) moyennant quoi, il partageait dans une certaine mesure mes pensées et mes impressions sensorielles. » (*Mémoires*, p. 151).

12.- *Mémoires*, p. 45, n. 13.

13.- « On ne trouve rien dans Manfred au sujet d’un “meurtre d’âme”. Mais bien d’un - inceste par la sœur. Le complexe de castration est plus qu’évident. » (à Jung, 31 Octobre 1910, 218F, p. 470).

14.- « On tient à jour des livres ou autres écritures, dans lesquels depuis des années déjà sont consignées toutes mes pensées, mes façons de parler, dans lesquels sont recensées tous mes objets usuels, toutes les choses qui se trouvent ordinaire en ma possession ou autour de moi, ainsi que toutes mes relations, etc. Je ne peux même pas dire avec certitude qui prend ces notes. » (*Mémoires*, 157).

C'est ici que le concept "d'hypnose paternelle", déjà annoncé par Ferenczi dans "Transfert et introjection" (1909), c'est-à-dire avant Palerme et aussi dans bien d'autres écrits¹⁵, nous vient à l'esprit.

Ces surprenantes correspondances entre les expériences vécues dès l'âge de deux ans et les constructions délirantes, nous permettent donc de faire l'hypothèse que les premières, conservées dans la mémoire implicite comme des faits sans signification, aient été soumises à une élaboration délirante afin de contenir la force persécutrice à travers une attribution de sens et dans l'espoir de pouvoir les "digérer".

FERENCZI SUR LE CHEMIN DU RETOUR

Après Palerme, Ferenczi sombre dans un profond état dépressif fait de reproches, de sous-estime et de propos de soumission, même s'il continuait, en même temps, à suivre la voie de ses intuitions originales. Le moment clou de ce processus est représenté par la lettre adressée à Freud le 26 décembre 1912, dans laquelle il lui raconte un rêve étrange : "Mon plus jeune frère, Karl, vient juste de se couper le membre, pour pratiquer un coït (!) Je pense quelque chose comme: ce n'est tout de même pas nécessaire pour cela, un préservatif aurait suffi !..." (362 Fer, p. 473).

Dans la même lettre il raconte aussi un autre rêve (celui d'une petite chatte noire), et, en le commentant, il dit à Freud:

C'est vous qui êtes mis à la place du père, et votre belle-sœur à celle de ma mère. [Le père aussi a dit (=fait=) la "putain". Un jour vous avez entrepris un voyage en Italie avec votre belle-sœur (voyage de lit-à-lit¹⁶. Il ne s'agit, naturellement, que d'une idée infantile)]. (Ibid. p. 475).

L'usage d'une langue différente du hongrois (langue maternelle et quotidienne), et de l'allemand (langue de correspondance et de conversation avec Freud), dans la phrase "voyage de lit-à-lit", semble ici un moyen pour cacher son propre transfert négatif. Mais, ce qui est surprenant, c'est que nous retrouverons les mêmes mots en français dans une autre lettre de Ferenczi écrite à Freud vingt ans plus tard, le 27 septembre 1932, de l'Hôtel Majestic de durant leur voyage qui, de Wiesbaden (d'où ils quittent en grande vitesse le Congrès après la lecture de la communication contestée), les amènera vers Biarritz.

Le voyage est marqué par l'angoisse pour ce qui est arrivé à Wiesbaden et par la maladie qui abat Ferenczi:

mon voyage vers le sud de la France, -écrit-il- en passant par Baden-Baden, était et est en fait, un "voyage de lit-à-lit"¹⁷. Aussi avons-nous décidé de rentrer à la maison au plus vite et d'arriver à Budapest le 1er octobre au lieu du 8, cette fois sans faire halte à Vienne.

La répétition de la même phrase, à vingt ans de distance, ne peut être aléatoire. La première avait servie à exprimer de façon ouvertement allusive une référence à la relation, vraie ou non, de Freud avec sa belle-sœur Minna. Cette relation, non moins incestueuse que celle de Ferenczi avec Elma, est, selon Jung (Billinsky, 1969, p. 42, cité in Rudnytsky, 2003)¹⁸, le secret inconfessable qui avait empêché Freud de raconter ses rêves de l'époque où les trois hommes avaient pratiqué des interprétations réciproques durant leur voyage en bateau vers l'Amérique.

15.- *Suggestion et psychanalyse* (1912) ; *Dressage d'un cheval sauvage* (1913) ; *Analyse des comparaisons* (1915) ; *Thalassa* (1924) ; *Masculin et féminin* (1929) ; *Journal Clinique* (1932).

16.- En Français dans le texte.

17.- En Français dans le texte.

18.- «Dans l'entretien avec Billinsky, Jung confirme ouvertement que le rêve en question (qui date de leur voyage américain de 1909), concernait le "triangle : Freud, sa femme, et la jeune sœur de sa femme" (Billinsky, 1969, p. 42)», Rudnytsky, 2003 (p. 46).

Une allusion surdéterminée : autant corrélée à un défi œdipien (lié peut-être au problème Elma) qu'à un désir jamais réalisé, celui d'obtenir de Freud une "totale et mutuelle transparence" ("un préservatif aurait suffi !"). Désir qui s'était heurté durant le voyage à la réticence de Freud et qui, suite à l'accident de Palerme, devient une cible de répression. ("L'analyse mutuelle est un non-sens, et aussi une impossibilité": mots qui introduisent la lettre envoyée à Jung le 26 décembre 1912).

Au contraire, dans la lettre de 1932, la répétition de cette phrase semble représenter l'accomplissement d'un destin: l'hostilité envers le père est désormais vaincue. Le deuxième "voyage de lit-à-lit" représente le sceau de l'aventure de castration; cette castration, pilier central de l'édifice psychanalytique, dont Freud a craint en 1924 qu'elle ne soit mise en discussion après la parution de *Perspectives de la Psychanalyse* (*Entwicklungsziele der Psychoanalyse*), essai écrit par Ferenczi et Rank.

ABOUTISSEMENT/EXITUS

En allant voir ce que Ferenczi écrit dans les dernières pages de son Journal Clinique, nous pouvons clairement établir qu'il est tenté par une extrême tentative d'identification avec l'agresseur, tentative déjà faite à plusieurs reprises durant la période successive à l'accident de Palerme, mais qui n'a jamais abouti en faveur de ses découvertes les plus créatives et les plus originales.

Comme il est écrit dans son Journal Clinique du 2 octobre, l'anémie pernicieuse, qui l'amènera à la mort le 22 mai 1933, est racontée comme la crise sanguine, survenue, écrit-il,

au moment même où j'ai compris que non seulement je ne peux pas compter sur la protection d'une "puissance supérieure", mais qu'au contraire, je suis piétiné par cette puissance indifférente, dès que je suis mon propre chemin, et non le sien (Ferenczi, 1932, 2 Octobre, p. 284).

Après le traumatisme de Wiesbaden, la perception du début de la fin est pour Ferenczi la certitude d'avoir perdu contre l'imgo paternelle. Et pourtant, rien n'était ainsi. Il fallait la sensibilité d'une femme, dans ce monde où les femmes étaient tant marginalisées, pour délimiter de façon équilibrée le sens du contraste entre Freud et Ferenczi et prévoir la future importance des découvertes de Ferenczi.

Lou von Salomé a écrit: "Vu le point où en est actuellement Freud de ses travaux, il serait peut-être encore un peu tôt pour sortir ceux de Ferenczi; mais ils en sont le complément! Et, pour cette raison, le temps de Ferenczi doit¹⁹ venir". (op. cit. p. 369).

Nous pouvons constater aujourd'hui qu'il s'agit bien du résultat attendu, la "longue vague" (effet à long terme) pour utiliser un terme cher à Borgogno, cette longue expérience douloureuse qui nous a offert des écrits mémorables, sauvegardant la psychanalyse de l'usure du temps: d'un temps trop lié à la période culturelle du génie de Freud, que ses disciples enfermèrent dans une urne votive.

Mais aujourd'hui nous pouvons trouver dans le rêve du membre coupé tout le sens du parcours transférentiel de Ferenczi: en essayant d'affirmer sa puissance sexuelle, voire sa créativité, il a rencontré un interdit paternel devant lequel il a été obligé de se châtrer "pour pratiquer un coït" (362 Fer).

Les concepts complémentaires d'"intropression" et d'"introjection de l'agresseur", montés en surface comme une rivière souterraine après un long parcours caché, seront le résultat de cet effort lui aussi "titanique" et, en même temps, la solution à l'énigme Schreber.

19.- En italique dans le texte.

BIBLIOGRAPHIE

- Andreas-Salomé, L. (1958). Correspondance avec Sigmund Freud suivie du Journal d'une année, Pfeiffer E. (red.), Paris, Gallimard, 1970
- Anzieu, D. (1959). L'auto-analyse de Freud et la découverte de la psychanalyse. Paris, PUF 1998.
- Baumeyer, F. (1956). Le cas Schreber, dans Prado de Oliveira E. (red.) (1979), Le cas Schreber, op. cit., pp. 171-200.
- Berman, E. (1995), Letter to the Editor on "Confusion of Tongues", Int. J. Psycho-Anal., vol. 76, 5, 1045-1046.
- Billinsky, J. M. (1969). Jung and Freud (the end of a romance); Andover Newton Quarterly, vol. 10, n. 4, pp. 39-43.
- Bonomi, C. (2015). The Cut and the Building of Psychoanalysis, Vol. I. Sigmund Freud and Emma Eckstein, New York, Routledge.
- Borgogno, F. (1999), Sándor Ferenczi's First Paper Considered as a "Calling Card". International Forum of Psychoanalysis, 8 (3-4), 1999, pp. 249-256.
- Ferenczi, S. (1909) Transfert et Introjection, Œuvres Complètes, tome I, pp. 93-125, Paris, Payot 1968.
- Ferenczi, S. (1932), Journal Clinique, Paris, Payot, 1985.
- Ferenczi, S. (1920-1932), Notes et Fragments, dans Psychanalyse IV, Œuvres Complètes 1908-1912. Paris, Payot 1982, pp. 292-316.
- Ferenczi, S. & Groddeck G. (1982). Correspondance (1921-1933), Dupont J. et al. (Rédacteurs), Paris, Payot, 1982,
- Freud, S. (1911), Remarques psychanalytiques sur l'autobiographie d'un cas de paranoïa (Dementia paranoides) (Le président Schreber). Trad. M.
- Bonaparte et R. M. Loewenstein, Cinq psychanalyses, Paris, PUF, 1975. Freud, S. & Ferenczi S. (1992), Correspondance, Tome I 1908-1914, Brabant E. et Al. (Rédacteurs), Paris, Calmann-Levy.
- Freud, S. & Ferenczi S. (2000), Correspondance, 1920-1933, Les Années Douloureuses, Brabant E. et Al. (Rédacteurs), Paris, Calmann-Levy.
- Freud, S. & Jung, K. G. (1975), Correspondance 1906-1914, Mc Guire W. (red.), Paris, Gallimard 1975, 1992.
- Guasto, G. (2015), "Orpha l'irriducibile vs. Thanatos l'irresistibile. Morte e sopravvivenza nell'opera di Sándor Ferenczi" (en cours de publication).
- Lothane, Z. (1993). Le meurtre d'âme de Schreber: un cas de persécution psychiatrique. In: L.-E. Prado de Oliveira (red.), Le Cas Schreber, la Paranoïa et la Culture. Paris: L'Harmattan, 1996, pp. 221-235.
- Lugrin Y. (2012), Impardonnable Ferenczi. Malaise dans la Transmission. Paris, Campagne Première.
- Miller, A. (1980), C'est pour ton bien. Paris, L'Aubier, 1985. Niederland, W. G. (1959a) "Le "monde miraculé" de l'enfance de Schreber", dans Prado de Oliveira E. (red.), Le Cas Schreber, op. cit., pp. 227-259.
- Niederland, W. G. (1959b) "Schreber : père et fils", dans Prado de Oliveira E. (red.), Le Cas Schreber, op. cit., pp. 330-347.
- Niederland, W. G. (1960) "Le père de Schreber", dans Prado de Oliveira E. (red.), Le Cas Schreber, op. cit., pp. 348-355.
- Niederland, W. G. (1963) Nouvelles données et événements mémorables sur le cas Schreber". Symposium sur "Les réinterprétations du cas Schreber : la théorie freudienne de la paranoïa". Dans Prado de Oliveira E. (red.) (1979), Le cas Schreber, op. cit., 419-431.
- Niederland, W. G. (1964). The Schreber Case. Psychoanalytic profile of a paranoid personality. Hillsdale (NJ), The Analytic Press.
- Prado de Oliveira E. (red.) (1979), Le cas Schreber. Contributions psychanalytiques. Paris : PUF.
- Prado de Oliveira, E. (1979a), Introduction. L'invention de Schreber, Dans
- Prado de Oliveira E. (red.) (1979), Le cas Schreber, op. cit., pp. 15-43.
- Rudnitsky, P. (2003) "Freud a-t-il eu une liaison avec Minna Bernays ? Et alors quoi ?" Le Coq-Héron, 174/2003, Paris: érès. pp. 42-49.

Schatzman, M. (1973), L'Esprit assassiné, Paris, Stock, 1974.

Schreber, D. P. (1903), Mémoires d'un névropathe. Paris, Éditions du Seuil, 1975.

Schreber, D. G. M. (1858), Kallipädie oder Erziehung zur Schönheit durch naturgetreue und gleichmassige Förderung normaler Körperbildung, Leipzig, Fleischer.

Publié dans : Revue Canadienne de Psychoanalyse, Vol. 24, No 2 Fall 2016 Automne.

Canadian Journal of Psychoanalysis, Vo. 25, No. 1, Spring 2017.

Volver a Artículos sobre Ferenczi
Volver a News-6 ALSF